

ne dis pas ses ennemis, car il est douteux qu'il en eût jamais,—il marchait dans la vie, soutenu d'un côté par le devoir dont il fut l'esclave peut-être même le martyr, de l'autre par l'amitié, par la charité. Nul ne pratiqua si bien ce conseil que redisait sans cesse l'ami privilégié du Sauveur : *Mes petits enfants aimez-vous les uns les autres.*

La vie publique de Mgr Cazeau—il serait bien étonné de s'entendre parler ainsi—fait déjà partie de l'histoire, et si un journaliste protestant, dans un accès de mauvaise humeur, l'a appelé le cardinal Antonelli du Canada, nul du moins ne contestera sa large part d'influence dans la direction de nos affaires. Nul non plus n'osera mettre en doute la vivacité de son patriotisme, la sincérité de toutes ses démarches, la fermeté de ses convictions.

Quatre fois administrateur du diocèse, et toujours l'ami et le conseiller de nos évêques, il a depuis sa première jeunesse partagé dans une mesure toujours croissante le lourd fardeau de l'épiscopat. Mgr Plessis avait discerné, et au collège de St. Roch et dans celui de Nicolet (deux maisons qui lui étaient bien chères) les talents et les aptitudes précieuses du pieux et aimable écolier, et lorsqu'il lui fut présenté pour son entrée au Grand séminaire, il l'attacha à sa personne comme sous-secrétaire, avant même qu'il eût revêtu l'habit ecclésiastique.

Quelle longue et heureuse expérience que celle acquise pendant ces cinquante-six années passées dans la compagnie des hommes les plus marquants du clergé et de la société ! Quelle prodigieuse quantité de travaux et de démarches accomplis toujours avec zèle, avec discernement, sérénité !

Malgré sa tâche de plus en plus laborieuse, malgré ses fonctions si difficiles, il se consacra avec zèle à l'exercice du ministère sacerdotal dont il prenait une large part, et il se dévoua toujours à quelque œuvre spéciale et surrogatoire que son immense activité conduisait à bonne fin. De 1830 à 1849, il fut le chapelain de la Congrégation des hommes à Québec, tâche qu'il cumulait avec celle de secrétaire du diocèse.

Nommé vicaire-général en 1850, il ajouta à cette charge, dès l'année 1856, celle de la direction de l'Asile du Bon-Pasteur, à la fondation duquel il avait grandement contribué et qui depuis ce temps a été son œuvre de prédilection.

Dans l'intervalle (1847) une grande calamité publique avait fait surgir pour lui une œuvre bien chère à son cœur et lui avait donné une famille nombreuse. L'émigration irlandaise était décimée sur nos rives par l'épidémie qu'elle apportait avec elle. Dans le diocèse de Québec seulement—sans compter ceux de Montréal et du Haut-Canada—pas moins de 42 prêtres se dévouèrent à administrer les secours spirituels à ces malheureux, soit à la quarantaine soit à l'hôpital de Marine ; un grand nombre contractèrent la contagion et cinq y succombèrent. Mgr Cazeau se distingua alors par son zèle à secourir les nombreux orphelins laissés sans ressources sous un ciel étranger. Il fut pour eux avec d'autres prêtres zélés une seconde providence. Il s'occupa activement à les placer, en adopta pour ainsi dire lui-même un grand nombre auxquels il resta d'autant plus attaché qu'il avait ce faible des âmes délicates d'aimer de plus en plus ses protégés, et cela en proportion des bienfaits qu'il leur avait prodigués.

Il a suivi tous ces enfants adoptifs, comme il aimait à les appeler, dans toutes leurs carrières diverses, et Dieu seul connaît les efforts qu'il a faits, les démarches auxquelles il s'est assujéti, les sacrifices qu'il s'est imposés pour leur venir en aide. Le trait suivant, que je traduis de la partie anglaise de la brochure publiée au sujet du *jubilé sacerdotal de Mgr Cazeau*, est un exemple entre mille de sa sollicitude constante pour ses protégés.

“Lorsque la conversation se portait, dit l'écrivain qui paraît avoir été dans l'intimité du prélat, sur les événements de 1847, qui pourrait oublier avec quel orgueil et quelle tendresse paternelle, il

nommait l'un après l'autre ses enfants adeptifs ? Ce petit garçon est maintenant un prêtre, disait-il, cette jeune fille est maintenant une religieuse, ceux-ci sont des pères ou des mères de familles, de bonnes familles craignant Dieu et pratiquant la vertu ! Un incident qui s'est produit, il y a peu de temps, mais qui n'est qu'un trait entre mille est si caractéristique que nous ne pouvons résister au plaisir de le raconter.”

La petite Hélène, comme beaucoup d'autres de ses protégés, avait suivi ses conseils évangéliques ; elle était entrée en religion. Dans un de nos rudes hivers, la pauvre enfant était étendue sur son lit de douleur, à Lachine, lorsqu'elle exprima le désir de voir encore une fois son bienfaiteur. En apprenant cette nouvelle, Mgr Cazeau partit de suite, malgré son âge, la distance et la rigueur de la saison, afin de se rendre à la demande de la pauvre petite sœur de Ste-Anne : tout commentaire est inutile.

Dans le voyage qu'il fit à Montréal, il y a si peu de temps, le vénérable prélat eut le plaisir de visiter une de ses protégées, religieuse au couvent de la Congrégation, et ce ne fut pas là une des moindres joies de cette courte promenade si voisine de sa dernière heure.

Indépendamment de cette famille recueillie à l'époque de la grande épidémie de 1847, le saint prélat avait encore dans toutes les classes de la société des obligés, des protégés qu'il n'abandonnait jamais dans leur malheur, ne tenant compte de leurs fautes que pour les aimer davantage et tâcher de les retirer de les embarras où elle auraient pu les mettre. Son influence, ses relations sociales étaient constamment exploitées au profit de sa charité et de sa bienveillance, et s'il était l'ami et le commensal des grands de ce monde, il était encore plus l'ami et le protecteur des pauvres et des déshérités.

Un cœur ainsi fait devait compatir surtout à la plus terrible des infortunes humaines, et s'éprendre de la plus belle des œuvres de charité, la réhabilitation des femmes déchues. Aussi, l'œuvre du Bon Pasteur fut-elle, comme je l'ai dit plus haut, son œuvre de prédilection. Peut-être n'a-t-il jamais éprouvé une plus grande jouissance littéraire qu'en lisant l'aimable sermon, prêché à Ottawa, par le regretté Mgr Conroy, sur cette sainte et miséricordieuse institution. Les pensées vraiment chrétiennes, les sentiments à la fois délicats et sublimes si bien exprimés par l'illustre délégué du Saint-Siège, étaient bien les pensées et les sentiments de Mgr Carau ; car, pendant vingt cinq ans, il a travaillé à les faire valoir et à les inspirer aux autres.

La maison du Bon Pasteur a été fondée en 1850, par Mde veuve F. V. Roy, qui, cette année, réunit autour d'elle quelques femmes pieuses dévouées à cette œuvre de rédemption.

“La communauté proprement dite fut fondée en 1856 ; le R. P. Saché, S.J., en avait été le premier directeur, puis l'éminent écrivain à qui nous devons une si belle *Histoire du Canada* (M. l'abbé Ferland), en fut le chapelain jusqu'au moment où il fut remplacé par Mgr Cazeau.

“Depuis cette époque, le Bon Pasteur a pris de grands développements, et d'autres œuvres se sont ajoutées à l'œuvre première et principale.

“La maison où la communauté fut d'abord constituée n'est plus qu'une petite partie du vaste édifice. C'est là que se trouvent les appartements du chapelain. Une chapelle a été construite : un édifice a été élevé pour l'École de Réforme que le gouvernement a confiée aux Sœurs dans l'année 1880 ; une école élémentaire et plus tard une école académique ont été ajoutées à l'établissement ; enfin, pas moins de dix couvents ont été établis dans les paroisses du diocèse où l'enseignement est donné par les Sœurs du Bon Pasteur.”

Autant le zélé prélat avait été heureux et fier de tous ces progrès, autant il fut effrayé et consterné lorsqu'en 1876, un de ces terribles incendies qui ont si souvent ravagé notre ville, faillit détruire les grands édifices élevés au prix de tant de labeurs.

Le faubourg St-Louis n'était déjà qu'une masse de feu, et les flammes allaient envahir le couvent du Bon Pasteur. “Ah ! dit-il lui-même en ce moment, j'ai senti mon cœur se briser, et j'allais m'éloigner, car je sentais que mes forces me quittaient, mais pouvais-je abandonner ma famille religieuse ? Je suis donc revenu vers mes enfants.” Il fut le premier et l'un des plus courageux parmi ceux qui, au péril de leurs jours, cherchèrent à arrêter les progrès de l'incendie. Un pauvre homme, un de ses orphelins de 1847, qui n'avait cru pouvoir mieux prouver sa reconnaissance qu'en travaillant lui aussi à sauver l'édifice, et qui s'était brûlé assez sérieusement, fut pendant quelque temps sous ses soins.

Ce fut dans cet asile chéri que commencèrent, comme on le sait, les fêtes de ses noces d'or, ce furent les bonnes religieuses qui en préparèrent et imprimèrent elles-mêmes le compte-rendu, c'est à l'une d'elles que l'on doit un des meilleurs portraits en pied de cet homme vraiment bon et grand dans sa simplicité et son humilité, c'est là qu'il est mort entouré de tous les secours de la religion, des soins les plus habiles et les plus affectueux ; c'est à qu'il a voulu reposer au milieu des servantes de Dieu et des pauvres créatures rachetées par leurs sacrifices.

La veille du jour où il fut frappé par la maladie qui le ravit à tant et de si saintes affections, il disait dans la conversation à un de ses amis : “Il me semble que je dormirais bien dans le cimetière du Bon-Pasteur.”

On ignorait alors qu'il l'eût demandé comme une faveur dans ses dernières volontés. Ce trait d'humilité chrétienne rappelle celui de M. de Saffray de Mézy, gouverneur de la Nouvelle-France sous la domination française, qui demanda à être inhumé dans le cimetière des pauvres de l'hôtel-Dieu.

Les honneurs qui depuis quelques années semblaient le rechercher autant qu'il les avait fuis, les touchantes démonstrations de l'année dernière inquiétaient sa conscience timorée encore malgré sa grande expérience de la vie, et il se les reprochait comme des fautes. S'il les avait acceptées, c'était surtout pour ne pas blesser ceux qui les lui offraient ni contrarier ses amis. “J'ai été bien confus, disait-il au sujet de son jubilé sacerdotal, de tous ces honneurs. Ah ! si l'on connaissait mon mérite aux yeux de Dieu, on ne m'accorderait pas tant d'éloges.”

Appelé par le Souverain Pontife Pie IX à la dignité de Prélat domestique (1875) il avait droit au titre d'Excellence et à des armes ; nommé chanoine honoraire de la célèbre cathédrale d'Aquinia, honneur qui lui fut conféré par son ami, Mgr Persico, il avait droit à la mitre et à d'autres insignes ; de tout cela il ne voulut accepter que l'écusson qui lui fut pour ainsi dire imposé par ses amis. Sa devise “*Recte et Misericorditer*” peignait l'homme mieux que tout ce que je pourrais dire. Jamais on ne fut à la fois plus juste et plus miséricordieux.

Dans ses derniers moments, quelqu'un à qui il s'informait d'une affaire importante, car il avait par intervalles toute sa lucidité, voire toute sa sénéité d'esprit, et qui lui dit : “Monseigneur, je ferai comme vous feriez vous-même, je serai du côté de la miséricorde,” reçut cette réponse : “C'est très-bien, mon cher, si vous le pouvez, mais il faut aussi la justice.”

Les bornes de cette notice nécrologique ne permettent pas de rappeler tous les traits d'honneur de sa vie, ni même toutes ses actions importantes ; mais je ne saurais terminer sans mentionner la part qu'il a prise dans les démarches qui furent faites pour venir au secours des malheureux, lors de toutes les terribles catastrophes, épidémies ou incendies qui, à tant de reprises, désolèrent notre ville vouée, il semble, à toutes les épreuves, et le courage qu'il montra lorsque dans une émeute, à la suite d'une élection, il se rendit au milieu des combattants dont plusieurs étaient déjà gravement blessés, l'un d'eux même mortellement.

Il convient aussi de parler de son

amour pour sa famille, pour sa vieille mère dont il était pour bien dire le *Benjamin*—elle avait cinquante ans lorsqu'il vint au monde, la veille de Noël 1806—et deux ans plus tard elle restait veuve avec plusieurs enfants ; pour ses dignes sœurs dont une a la douleur de lui survivre, pour son frère, homme vénérable qui s'était voué à la carrière de l'enseignement laïque encore plus ingrate alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, pour ses neveux et ses nièces, pour ses nombreux parents qu'il aimait toujours à nommer : car sans avoir jamais pu être accusé de népotisme, il tenait un juste compte des relations de parents comme de toutes les autres relations sociales.

Comment aussi ne point rappeler sa conversation si gaie, si spirituelle, si charmante, sa parole si gracieuse, si onctueuse dans la prédication, et dans ses allocutions si fréquentes dans les réunions, les concours littéraires, les séances académiques, allocutions toujours si heureuses et si bien accueillies ? C'était presque chez lui une spécialité !

Comment aussi ne rien dire de sa correspondance si active, si enjouée, si pleine de grâce et de bienveillance, véritable modèle du genre épistolaire dans ce qu'il y a de plus naturel et plus expansif ? Comment enfin ne point mentionner cette intimité, cette aisance parfaite qui l'accompagnaient dans les salons des grands et qui ne l'abandonnait ni dans les réduits de l'intelligent, ni dans le cachot du prisonnier ? Comment enfin ne rien dire de cette ampleur d'esprit et de manières, de cette véritable jeunesse d'esprit et de cœur qui nous avait fait espérer à tous qu'il nous survivrait comme il avait survécu à la plupart de ses contemporains.

Les membres du clergé, les dignitaires pour qui il a toujours fait preuve du plus grand respect, même lorsqu'ils avaient été ses élèves, les jeunes lévites qu'il traitait avec une aménité plutôt fraternelle que paternelle, les grands qu'il savait à la fois charmer et édifier, les pauvres qu'il avait secourus et consolés, les hommes graves et savants qui savaient l'apprécier, les petits enfants qu'il laissait si facilement s'approcher de lui, les Canadiens-Français qu'il a tant aimés et dont il a été un des types les plus remarquables, les Irlandais catholiques dont il s'était fait le patron et le protecteur tout particulier, les protestants qu'il avait toujours traités avec tant d'égards et de charité et dont il avait su s'acquérir l'estime, tout le monde dans notre pays et beaucoup d'hommes distingués à l'étranger, regretteront longtemps Mgr Cazeau, et tous diront d'un commun accord : *pertransiit benefaciendo.*

Dans l'humble cimetière du Bon Pasteur, dort maintenant du long sommeil un des hommes les plus vigilants, les plus intelligents, les plus aimables et les plus dignes que Québec ait jamais possédés. Prions pour lui qui nous a tant aimés, ou plutôt prions-le pour nous !

P. C.

Québec, 1er mars 1881.

Voici les prédictions de l'astrologue Vennor pour le mois d'avril. La navigation du Saint-Laurent s'ouvrira vers le 11, et le premier vapeur arrivera probablement vers le 17 ou le 18. Le temps sera très tempétueux dans les provinces maritimes, vers le 20. Cette tempête se terminera par des orages accompagnés de tonnerre, le 24 et le 25. Il y aura probablement des tempêtes de neige dans l'extrême ouest, le 25 et le 26. La fin du mois sera froide et humide, mais, en général le mois d'avril sera aussi beau que le mois de mai.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.